



*Into the wild*

Jon KRAKAUER

ISBN : 978-2-264-04830-1

288 pages

Prix : 7,40 €

---

1

Au cœur de l'Alaska

27 avril 1992

*Je t'écris de Fairbanks ! Ce sont les dernières nouvelles que tu recevras de moi, Wayne. Je suis arrivé il y a deux jours. Ça n'a pas été facile de faire du stop dans le Yukon. Mais finalement, je suis parvenu jusqu'ici.*

*S'il te plaît, retourne tout mon courrier à l'expéditeur. Il peut s'écouler beaucoup de temps avant que je redescende dans le Sud. Si cette aventure tourne mal et que tu n'entendes plus parler de moi, je veux que tu saches que je te considère comme quelqu'un de formidable. Maintenant, je m'enfonce dans la forêt. Alex.*

Carte postale reçue par Wayne Westerberg à Carthage, Dakota du Sud.

À 6,5 kilomètres après Fairbanks, Jim Gallien aperçut un auto-stoppeur qui se tenait dans la neige au bord de la route, le pouce levé très haut et grelottant dans l'aube grise de l'Alaska. Il n'avait pas l'air bien vieux ; dix-huit ans, dix-neuf peut-être, pas plus. Une carabine dépassait de son sac à dos, mais il avait l'air d'un bon garçon. Dans le 49<sup>e</sup> État, une carabine Remington semi-automatique n'étonne personne. Gallien gara sa camionnette Ford sur le bas-côté et dit au jeune homme de monter.

L'auto-stoppeur balança son sac sur la banquette et se présenta :

— Alex.

— Alex ? interrogea Gallien qui attendait un nom de famille.

— Simplement Alex, répondit l'auto-stoppeur.

C'était un garçon d'environ un mètre soixante-dix, élancé et robuste. Il disait qu'il avait vingt-quatre ans et qu'il venait du Dakota du Sud. Il voulait se faire conduire jusqu'aux confins du parc national du Denali. De là, il avait l'intention de s'enfoncer dans le sous-bois et de « vivre à l'écart pendant quelques mois ».

© Jon Krakauer, 1996

© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 1997  
pour la traduction française et 2008 pour la présente édition

Gallien, électricien de son état, se rendait à Anchorage, c'est-à-dire à plus de 350 kilomètres au-delà du Denali par l'autoroute George Parks. Il répondit à Alex qu'il le déposerait là où celui-ci le voudrait.

Le sac d'Alex semblait peser entre 13 et 15 kilos. En chasseur et randonneur averti, Gallien jugea que c'était peu pour quelqu'un qui veut rester plusieurs mois dans l'arrière-pays, surtout au début du printemps. « Il était loin d'avoir assez de nourriture et d'équipement pour entreprendre ce genre d'expédition. »

Le soleil parut. La camionnette traversait des crêtes couvertes de forêts et descendait vers la rivière Tanana. Alex regardait les grands marécages balayés par le vent qui s'étendent au sud. Gallien, lui, se demandait s'il n'avait pas embarqué un de ces cinglés qui remontent du sud du 48° parallèle pour venir ici, dans le Nord, vivre des aventures à la Jack London. Depuis longtemps l'Alaska attire comme un aimant les rêveurs et les désaxés qui s'imaginent que l'immensité immaculée de la dernière terre vierge accueillera les débris de leur vie. En réalité, elle est impitoyable et n'a que faire des désirs et des espoirs.

« Les gens d'ailleurs, fait remarquer Gallien de sa voix traînante et sonore, prennent le magazine *Alaska*, le feuilletent et se disent : “Je vais aller là-haut pour m'en payer une bonne tranche”, mais quand ils sont ici et qu'ils doivent avancer dans la forêt, ce n'est plus du tout comme dans le magazine. Les rivières sont larges et rapides. On est dévoré par les moustiques. La plupart du temps, il n'y a rien à chasser. Ce n'est vraiment pas une partie de plaisir. »

Il faut deux heures pour aller de Fairbanks au parc du Denali. Plus Gallien parlait avec Alex, plus il se rendait compte qu'il n'était pas bête. Sympathique, ayant apparemment reçu une bonne éducation, il posait des questions judicieuses sur le gibier de la région et les variétés de baies dont il pourrait se nourrir. Toutefois, Gallien s'inquiétait pour lui. Alex lui avait avoué que la seule nourriture dont il disposait était un sac de cinq kilos de riz. Quant à son équipement, il était minimal étant donné les conditions difficiles de l'arrière-pays, qui reste recouvert par la neige hivernale pendant tout le mois d'avril. Ses chaussures n'étaient pas étanches. Sa carabine, une 22 LR, ne permettait pas d'abattre un animal de la taille d'un élan ou d'un caribou ; or c'est cette viande-là qu'il lui faudrait manger s'il voulait rester longtemps dans la région. Il n'avait ni hache, ni antiseptique, ni boussole. Son seul moyen de s'orienter était une carte routière en mauvais état qu'il avait prise dans une station-service.

À 160 kilomètres de Fairbanks, l'autoroute aborde les contreforts de la chaîne de l'Alaska. Tandis que la camionnette franchissait péniblement un pont au-dessus de la rivière Nenana, Alex regarda au-dessous de lui les eaux rapides et fit remarquer qu'il avait peur de l'eau. « Il y a un an, au Mexique, j'ai été pris dans un orage au cours d'une promenade en canoë sur l'océan et j'ai failli me noyer. »

Un peu plus tard, il sortit sa carte rudimentaire et indiqua une ligne rouge en pointillé qui coupait l'autoroute près de la ville minière de Healy. Elle représentait un itinéraire appelé « la piste Stampede ». Rarement empruntée, cette piste ne figure pas sur la plupart des cartes de l'Alaska. Sur celle d'Alex, pourtant, elle serpentait vers l'ouest sur une soixantaine de kilomètres avant de se perdre dans la nature au nord du mont McKinley. C'était là qu'il voulait aller.

Gallien, pensant que ce projet était déraisonnable, essaya à plusieurs reprises de dissuader son compagnon de route. « Je lui ai dit qu'à cet endroit la chasse n'était pas facile, qu'il pourrait rester des jours et des jours sans trouver le moindre gibier. Comme ça ne servait à rien, j'ai essayé de lui faire peur en lui racontant des histoires d'ours. Je lui ai dit qu'une 22 LR ne ferait rien d'autre à un grizzly que le rendre fou furieux. Alex ne paraissait pas s'en soucier. “Je grimperai à un arbre”, se contenta-t-il de dire. Alors je lui ai dit que dans cette partie de l'État, les arbres ne sont pas gros. L'ours pouvait faire tomber ces petits épicéas comme un rien. Mais il ne cédait pas d'un pouce. Il avait réponse à tout. »

Gallien proposa à Alex de le conduire à Anchorage, de lui acheter ce dont il aurait besoin et de le ramener là où il voulait aller. « Non merci, répondit Alex, ça ira avec ce que j'ai. »

Gallien lui demanda s'il avait un permis de chasse.

« Bien sûr que non. La façon dont je me nourris ne regarde pas le gouvernement, je me fous de leurs règlements absurdes. »

Quand Gallien lui demanda si ses parents ou un ami étaient informés de ses projets – s'il y avait quelqu'un qui pourrait donner l'alerte au cas où quelque chose lui arriverait, où il ne donnerait plus signe de vie –, il répondit calmement que personne n'était au courant de ses projets et qu'en fait cela faisait bientôt deux ans qu'il n'avait plus eu de contact avec sa famille. « Je suis sûr d'une chose, affirma-t-il, je veux mener à bien par moi-même tout ce que j'entreprends. »

« Rien ne pouvait l'en faire démordre, se souvient Gallien. Il était tout feu tout flamme, très impatient à l'idée d'aller là-bas. »

À trois heures de route de Fairbanks, Gallien quitta l'autoroute et engagea son vieux 4 x 4 sur une petite voie secondaire recouverte de neige. Pendant les premiers kilomètres, la piste Stampede était bien nivelée. De chaque côté, des cabanes étaient disséminées parmi de maigres bosquets de trembles et d'épicéas. Mais, après la dernière hutte en rondins, la piste se dégradait rapidement. Creusée par les écoulements d'eau, envahie par les aulnes, elle se transformait en un chemin non entretenu.

En été, elle devait être rudimentaire mais utilisable. En ce moment, la couche de 50 centimètres de neige molle qui la recouvrait la rendait impraticable. À 16 kilomètres de l'autoroute, craignant de s'enliser s'il allait plus loin, Gallien arrêta son véhicule en haut d'une pente douce. À l'horizon, vers le sud-ouest, scintillaient les sommets couverts de glace de la plus haute chaîne de montagnes d'Amérique du Nord.

Alex insista pour donner à Gallien sa montre, son peigne et tout l'argent qu'il avait sur lui – 85 cents en petite monnaie.

« Je ne veux pas d'argent, protesta Gallien, et j'ai déjà une montre !

— Si tu ne les prends pas, je vais les jeter, reparti Alex sur un ton jovial. Je ne veux pas savoir l'heure qu'il est, ni quel jour nous sommes, ni à quel endroit je me trouve. Tout cela n'a aucune importance. »

Avant qu'Alex ne quitte la camionnette, Gallien tira de derrière la banquette une vieille paire de bottes en caoutchouc et persuada le jeune homme de les prendre. « Elles étaient trop grandes pour lui, se souvient Gallien, mais je lui ai dit :

“Mets deux paires de chaussettes et tes pieds devraient rester au sec et au chaud, enfin presque.

— Je te dois combien ?

— Ne t'en fais pas pour ça” », répondit Gallien.

Puis il donna son numéro de téléphone à Alex sur un bout de papier que celui-ci rangea soigneusement dans un portefeuille en Nylon.

« Si tu t'en sors vivant, appelle-moi. Je te dirai comment me rendre les bottes. »

La femme de Gallien lui avait préparé pour son déjeuner deux sandwiches au fromage et au thon grillés ainsi qu'un paquet de chips. Il convainquit le jeune auto-stoppeur d'accepter également cette nourriture. Alex tira de son sac un appareil photo et demanda à Gallien de le prendre tandis qu'il viserait avec sa carabine dans la direction de la piste. Puis, avec un large sourire, il disparut sur la pente de la piste couverte de neige. C'était le mardi 28 avril 1992. Gallien fit demi-tour, rejoignit l'autoroute et continua son voyage en direction d'Anchorage. Six kilomètres plus loin, il parvint à Healy, une petite agglomération où la police montée a un poste. Il se demanda un instant s'il ne devait pas s'arrêter pour parler d'Alex aux autorités, mais n'en fit rien. « Je m'imaginai que tout irait bien, explique-t-il. Je pensais qu'il

souffrirait assez vite de la faim et retournerait à l'autoroute. C'est ce qu'aurait fait n'importe quelle personne normale. »